

Rendez-vous manqué



*Les élèves du lycée Camille Pissarro de Pontoise*

# Rendez-vous manqué

Textes lauréats du concours de nouvelle 2026





## TABLE DES MATIÈRES

« Un rendez-vous manqué »

*par Lucile Bigot, T 7 ..... p. 7*

« L'hirondelle »

*par Raphaël Dousson, S 1 ..... p. 19*

« L'attente d'un champion »

*par Aaliyah Alloun, T 2 ..... p. 31*

« Petits choix, grandes conséquences »

*par Floriane Tourbez ..... p. 39*



## Un rendez-vous manqué

par Lucile Bigot, T 7

—

*1<sup>er</sup> prix*

La voiture qui avait heurté Arnaud était noire, brillante, pas très large, pas très haute, juste assez pour renverser un homme. Il reconnaissait cette voiture. La préférée de sa femme. Voilà la première pensée qu'il avait eue, gisant sur le sol noir. Alors que la foule se rassemblait petit à petit autour des lieux de l'incident et qu'au loin le bruit des sirènes de pompiers retentissait déjà, Arnaud ne bronchait pas. Il ne semblait pas sentir les gouttes de pluie qui tombaient sur ses yeux fermés, ni le poids de son corps sur le goudron encore chaud et encore moins les cris effrénés de sa voisine au téléphone avec les secours. Non, Arnaud avait la tête ailleurs. Il repensait à ce matin-là.

Ce matin-là Céline s'était levée à sept heures pile. Elle était une femme très à l'heure. Toujours.

C'était un peu sa fierté. La seule chose dont elle était sûre. La seule chose qu'elle semblait pouvoir contrôler. Après avoir enfilé ses chaussons, elle était descendue prendre son petit déjeuner. Son mari n'était pas encore levé. Étonnant. Peu importe. Elle allait faire comme tous les matins : des crêpes, des toasts, deux œufs et un thé. Peu importe qu'il ne se lève pas, elle avait pensé. Peu importe. Sa routine était bien filée et elle n'avait pas prévu de le laisser gâcher ça aussi.

Sur le brancard Arnaud se demandait ce qui avait bien pu se passer pour en arriver là. Il se souvenait d'avoir mis son manteau, d'avoir quitté la maison, d'avoir verrouillé la porte. Oui, certes, il était parti plus tôt que d'habitude. Mais il avait une bonne raison. Qu'est-ce qui avait bien pu dérailler au point de causer ce chaos ? Pourtant cela partait d'une bonne intention. Oui, une très bonne même. Il pensait avoir de nouveau les choses en main...

*Les néons au-dessus de moi clignotent.*

*L'horloge indique neuf heures.*

*Je déteste ce genre d'endroits.*

*Ils me donnent la chair de poule.*

*Je joue avec mes clés de voiture,  
mais l'angoisse me serre le ventre.*

*Je me dis que rien ne sera plus jamais pareil.*

*Tout est de ma faute.*

Sept heures et demie. Toujours personne. Céline sirotait son thé mais tout le reste était déjà froid. Elle avait décidé qu'elle n'irait pas le réveiller. Non, elle n'en avait aucune envie. Elle avait l'impression de passer sa vie à tout faire pour lui. Physiquement, il était là, mais c'était tout. Son esprit semblait être sans arrêt ailleurs. Porté par quelque chose de visiblement plus important que sa vie de famille... Céline tournait en boucle. Cela l'énervait, la frustrait. Elle avait envie de le tuer parfois. Ce n'était plus l'homme qu'elle avait épousé. Non, à l'époque il lui avait promis un soutien éternel. Une aide constante. Tant d'amour qu'elle n'aurait plus jamais pu se sentir seule. Elle se remémorait de temps en temps le jour où ils s'étaient dit "oui". Quinze ans déjà. Les choses avaient bien changé. Dans la cuisine, ce matin-là, Céline ne sentait plus seule que jamais. D'ailleurs, ils s'étaient disputés hier soir. Elle lui avait dit de dormir dans la chambre d'ami. Elle ne l'avait pas vu en sortir depuis. Qu'est-ce qu'il pouvait être borné se disait elle ! Elle ne lui avait pourtant pas demandé la lune. Un effort, un petit effort, pour qu'elle se sente aimée. Il lui disait bien des "je t'aime" mais elle ne les entendait plus. Elle voulait les voir. Elle voulait le voir l'aimer. Avant, il lui achetait des

fleurs toutes les semaines. Un petit bouquet de tulipes, rien d'incroyable, mais à ses yeux c'était tout l'or du monde. À chaque fois, il mettait un mot doux dedans et des paquets de chocolat. Maintenant qu'elle y repensait, elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'il lui avait acheté des fleurs. Déjà huit heures. Elle se demandait s'il dormait toujours.

Couché dans un lit, Arnaud était bercé par le rythme régulier de son moniteur vital. Il entendait des gens s'activer autour de lui. Des voix sérieuses qui échangeaient des mots compliqués. Ça lui rappelait la dernière fois qu'il avait été dans un endroit comme celui-ci. C'était pour l'accouchement de sa femme. Il avait attendu dans le couloir sans avoir le droit de rentrer. Les infirmiers avaient utilisé cette même voix très sérieuse, ces mêmes mots si compliqués. Et finalement, après trois heures interminables, on était venu le chercher. Sa

femme étaient en bonne santé on lui avait dit, son fils aussi. Il avait été si soulagé que ses yeux s'étaient brouillés de larmes et il s'était écroulé au sol. Il s'était senti si chanceux. À ce moment, rien d'autre n'avait eu d'importance. Aujourd'hui tout était différent. C'était à son tour d'être dans le lit, mais cette fois personne pour l'attendre dans le

couloir il pensait. Sa femme n'aurait aucun moyen de savoir où il était. Son fils était loin. Arnaud n'avait prévenu personne qu'il était sorti. C'était intentionnel. Il s'était levé une heure en avance pour surprendre sa femme. Il se demandait si elle allait lui en vouloir. De ne pas l'avoir prévenu. De l'avoir délaissée ces dernières années. De l'avoir prise pour acquise. C'est vrai, elle lui reprochait souvent d'avoir changé, d'être devenu égoïste et tête en l'air. En réalité c'était dur à admettre mais elle avait raison. Il n'avait rien fait pour entretenir ce qu'ils avaient. Il avait cessé les petites attentions, les mots gentils. Mais ce matin-là, il avait voulu reprendre les choses en main. Dans le plus grand des silences il avait plié sa couette, fait son lit, mis sa veste, pris ses clés et était parti. Il était fier de lui.

*Le couloir est glacial.*

*Je ne comprends pas.*

*Je ne comprends rien.*

*Les infirmières ne font que rentrer et sortir de la pièce,  
mais personne ne veut me donner d'informations.*

*J'angoisse.*

*Je viens peut-être de tout perdre.*

Céline fixait sa montre. Il était huit heures quarante. C'était maintenant vraiment inhabituel.

Presque inquiétant. Son mari pouvait être borné mais il ne dépassait jamais les huit heures au lit. La culpabilité avait commencé à la gagner. N'était-elle pas allée trop loin hier soir ? Peut-être que tout cela n'était pas si important. Après tout, ils avaient beau se fâcher, elle l'aimait plus que tout... Cela en était trop, elle se leva d'un bond et alla ouvrir la porte de la chambre d'ami. Alors qu'un filet de lumière éclairait petit à petit la pièce, le cœur de Céline sembla tomber de quatre étages. Le lit était vide. La couette pliée. Il n'était pas là.

*J'ai été tirée de mes pensées par l'infirmière me tendant un  
verre d'eau.*

*Elle m'a dit que voyant ma pâleur, elle s'était inquiétée.*

*Qu'elle se demandait comment je me sentais.*

*Comment je me sentais ?*

*J'étais perdue.*

*Je tentais en vain de me remémorer la chaîne  
d'événements qui m'avaient fait atterrir ici.*

*Je suppose que ça a commencé ce matin.*

*Ou peut-être hier.*

*Je ne sais plus.*

*J'essayais de me rappeler dans l'ordre.*

À peine eut-elle le temps de comprendre ce qui se trouvait devant ses yeux que Céline sursauta à nouveau. Son téléphone fixe sonnait depuis la

cuisine. Numéro inconnu. Sur la ligne familiale. Quelque chose en elle lui dicta de décrocher. Elle traversa violemment la pièce et saisit le combiné, soufflant un simple “Allô ?”.

Arnaud s'était senti sur un petit nuage, marchant dans la rue, sur le chemin du retour. Il savait que cela lui ferait plaisir, il la connaissait bien sa femme. Il l'imaginait se réveiller plus heureuse que jamais. Comblée de voir que son mari se reprenait en main. Il aimait la voir sourire. Peut-être devrait-il le lui dire plus souvent ? Comme elle était belle. Il rêvassait en se baladant. Tant pris dans ses rêveries qu'il n'avait même pas pris le temps de regarder avant de traverser. Le reste ? Noir. Rien. Il se rappelait juste d'un lourd...

### *BOUM*

Le téléphone fixe avait fait un bruit sourd en se fracassant sur le sol lorsque Céline l'avait lâché. C'était son patron. Elle avait complètement oublié son rendez-vous de ce matin. Une rencontre où elle allait jouer toute sa réputation. Trop occupée à broyer du noir toute la matinée, cette réunion lui était complètement sortie de la tête. Elle avait jeté un dernier coup d'œil à la chambre vide, hésitante,

avant de se décider à partir. Tant pis pour son mari, elle allait l'appeler sur la route. Sans même sa veste, elle avait couru sous la pluie, et avait démarré la voiture. Une fois au volant elle avait saisi son portable. Elle cherchait désespérément le numéro d'Arnaud. Il fallait le prévenir. Lui demander où il était passé. Lui dire qu'elle était désolée, aussi. Qu'elle n'aurait pas dû aller si loin hier soir. Qu'elle s'en voulait plus que tout. Et puis qu'elle –

*– Le choc avait été violent.*

*Mon corps brutalement balancé d'avant en arrière.*

*Je n'avais rien vu venir*

*Le nez fourré dans mon portable projeté en l'air par la  
collision.*

*Je n'ai pas tout de suite réalisé ce que j'avais fait.*

*Quelques secondes,  
suspendues dans le temps,  
de silence.*

*Puis le cri aigu et déchirant de notre voisine.*

*Criant un nom.*

*Un nom que je connaissais trop bien.*

*“Arnaud”.*

Maintenant qu'il y pensait, Arnaud avait cru voir le visage de sa femme juste après l'accident. Comme un ange se penchant au-dessus de lui. Elle était si belle sa Céline. Si belle. Il avait été heureux de la voir. Mais maintenant il doutait de l'avoir vraiment vue. Il se dit que le choc avait dû le faire halluciner. Comment aurait-elle pu être là ? Son moniteur ralentissait, il se sentait fatigué.

*Elle s'était précipitée hors de la voiture,  
mortifiée.  
Il était là,  
gisant sur la route,  
une marre de sang se formant autour de son corps.  
Il tenait fermement dans sa main,  
comme un dernier message,  
un bouquet de tulipes écrasées,  
truffé de chocolats maintenant éparpillés au sol.*

Au fond, Arnaud savait ce qui allait se passer. Il l'avait compris depuis que la voiture l'avait heurté. Il avait juste espéré revoir une dernière fois sa femme et son fils. Il leur faisait confiance pour prendre soin l'un de l'autre. Malgré tout, il était triste de partir. Il regrettait leur dispute d'hier soir, regrettant de partir fâché. Il espérait au moins que Céline aura le bouquet. Qu'ainsi elle saurait qu'il

avait voulu se rattraper. Il ne cessait de se demander où il aurait été si les choses s'étaient passées autrement.

*Je me sens mourir de l'intérieur.  
Comme si mes entrailles se retournaient d'elles-mêmes.  
Regardant les infirmiers,  
ma tête est vide.  
Car je connais leur regard.  
Je sais ce qu'il veut dire.  
Je lis leur pitié lorsque leurs yeux sombres se posent sur ma  
silhouette courbée.*

Il regrettait leur dispute d'hier soir regrettant de partir fâché. Il espérait au moins que Céline aurait le bouquet. Qu'ainsi elle saurait qu'il avait voulu se rattraper. Il ne cessait de se demander où il aurait été si les choses s'étaient passées autrement.

*Je veux hurler,  
frapper,  
déchirer,  
m'écrouler,  
mais je ne bouge pas.  
Rien ne sort de moi.  
Je pense.  
Je me demande.  
Comment les choses auraient-elles pu être différentes ?*

*Et si on ne s'était pas fâchés hier soir ?*

*Et s'il n'avait pas décidé de sortir ?*

*Et si je n'avais pas ouvert mon téléphone au volant ?*

*Et s'il avait regardé avant de traverser ?*

*Et si j'avais roulé moins vite en pleine ville ?*

*Il se disait qu'on pouvait refaire le monde avec des "et si..?".*

*Et si je n'avais pas raté ce rendez-vous ?*



## L'hirondelle

par Raphaël Dousson, S 1

—

*2<sup>e</sup> prix*

Martin était là, affalé sur une chaise en bois, une pomme de terre dans une main, un couteau dans l'autre. Éplucher des patates, c'était la seule activité qui le calmait en ces temps difficiles. En effet, il y a deux mois jour pour jour, l'ennemi allemand avait pénétré dans leur petit village de Neuville-Bosc. Lui qui avait cru pouvoir échapper à cette guerre en se faisant réformer... Car oui, en plus d'avoir perdu son père et son frère pendant la Grande Guerre, sa mère de la tuberculose pendant la période que les riches appellent les Années Folles, il était maigre, mais vraiment horriblement maigre. Les os de ses côtes ressortaient à un tel point qu'ils menaçaient de percer sa peau à tout moment. Cela venait, selon le docteur, d'une maladie inconnue, et lui permettait de ne pas être apte au combat.

Depuis la mort de sa mère, Martin était devenu le postier de son village mais surtout, depuis un mois et demi, Martin était entré dans la Résistance, la résistance face à cet ennemi corrompu et rongé par un mal ardent, l'ennemi qui avait enlevé la vie de son père et de son frère, l'ennemi à qui on avait arraché l'Alsace et la Lorraine : l'ennemi allemand.

Martin avait peur, ses mains tremblaient tandis que sa respiration était forte mais saccadée. De quoi avait-il peur ? Il ne le savait pas, mais depuis quelque temps, il avait l'horrible impression d'être épié, espionné. Alors que son cœur battait la chamade et que son cerveau inventait toutes sortes de scénarios, il se leva brusquement et tourna le bouton d'allumage de sa vieille Radiola RA 248, fréquence « 1500 mètres », réglée sur la BBC, la fameuse radio interdite. Le poste radio fit un bruit métallique puis, après quelques secondes d'attente, un son sortit :

« Crrrrr ici Radio Londres, bienveCRR l'émission les Français parlent aux FrançaiCRRR »

« Chic alors », se dit-il, pile à l'heure pour l'émission. Il se détendit, posant son couteau et sa patate et se concentrant sur la radio. Alors qu'il pensait enfin jouir d'un instant de repos et de

détente en écoutant la BBC, un bruit inattendu le fit bondir de son siège. Il se précipita vers sa radio et changea de fréquence à toute vitesse. La radio fit à nouveau un silence de quelques secondes puis, après une série de cliquetis :

« CRR Maréchaal nous voilà, devant toi le sauveur de la France, nous jurons... »

Il était complètement paralysé, il n'osait même pas respirer. Après de très longues minutes à rester totalement immobile, il se décida à bouger, s'arma de la carabine de son défunt père et avança prudemment vers sa porte en bois de sapin. Il prit son courage à deux mains et, d'un geste vif, saisit la poignée de la porte, l'ouvrit et bondit dehors en beuglant :

– Qui va là ! Je vous conseille de vous montrer immédiatement !

C'était stupide bien sûr, il savait pertinemment que l'auteur du trouble s'était enfui il y a bien longtemps, mais ça le rassurait de vérifier tout de même. Alors qu'il s'apprêtait à faire demi-tour et à rentrer chez lui, son pied buta sur une pierre où était accroché un morceau de papier. Tout en essayant de rester calme, il se baissa, saisit la pierre et décrocha le papier ficelé, qui était en fait un

paquet de Gauloises écrasé et jauni sur lequel était inscrit, en lettres découpées dans les journaux :

*« Cher Bonaparte, en espérant bientôt vous revoir et n'oubliez pas qu'Entre Nous Tout Reste Évidemment Passionnel Ou Tendru. Et lorsque François Ier gagnera Marignan, l'hirondelle rejoindra son nid. »*

Il jeta un regard de chaque côté puis sortit son vieux briquet cabossé et enflamma le papier qui disparut en quelques secondes. Il emboîta le pas pour rentrer chez lui. Il fulminait de rage et se retenait de hurler. Il avait pourtant été clair : ils ne devaient pas le contacter chez lui.

Martin trotta jusqu'à chez lui en prenant soin de fermer la porte à double tour. Il était tellement anxieux, mais réussit à se calmer en prenant des respirations profondes et en fermant les yeux. Il se saisit de l'exemplaire du *Matin* d'hier, agrippa un crayon et griffonna avec son écriture bien à lui le message qu'il avait retenu :

*« Cher Bonaparte, en espérant bientôt vous revoir et n'oubliez pas qu'Entre Nous Tout Reste Évidemment Passionnel Ou Tendru. Et lorsque François Ier gagnera Marignan, l'hirondelle rejoindra son nid. »*

Puis il se mit à tenter de déchiffrer le message : « Alors, Bonaparte, ça c'est moi. L'hirondelle c'est le fameux chef de section, mmm... » Il avait choisi le nom de code du général Bonaparte en l'honneur de son père d'origine corse qui, pour lui, avait toujours été un grand et valeureux soldat. Alors qu'il réfléchissait intensément, il se souvint du fameux code qu'on lui avait enseigné, et tout d'un coup tout s'éclaircit : les majuscules ! Si l'on prenait la première lettre de chaque mot écrit en majuscule, cela formait à son tour un autre mot : E.N.T.R.E.P.O.T, entrepôt !

Il sentit un grand sentiment de fierté et d'accomplissement qui commençait à lui emplir tout le corps, mais il se rappela qu'il n'avait pas fini de déchiffrer le code. « Alors, François Ier, Marignan... » Il descendit rapidement dans sa cave et fouilla dans les vieilles affaires poussiéreuses de sa défunte mère pour chercher quelque chose... un livre d'Histoire. Il remonta et posa le manuscrit sur la table à manger, l'ouvrit et le feuilleta jusqu'à tomber sur la bataille de Marignan menée et gagnée par le roi François Ier en 1515. Mais oui ! 15 h 15.

Il avait décrypté le code : c'est un rendez-vous à l'entrepôt à 15 h 15 pour rencontrer le chef de

section ! Il jeta un bref coup d'œil à son horloge : 15 h tout pile.

Alors qu'il s'apprêtait à s'habiller pour se rendre au rendez-vous, il se rappela d'une chose qui lui fit l'effet d'une chute brutale. Il avait un autre rendez-vous, ce jour même, et à la même heure, exactement la même ! Et celui-là avait également une importance extrême : il devait revoir Lucie, sa future épouse, la femme qu'il aime d'une passion débordante. Il ne pouvait en aucun cas louper ce rendez-vous, il l'attendait depuis trop longtemps.

Mais qu'advierait-il de lui s'il osait poser un lapin au chef de la résistance locale ? On le croirait traître, collaborateur. Il sentit sa gorge se nouer et son estomac se serrer et, alors que la panique le gagnait, un excès de fureur s'empara de lui. Il saisit la chaise à ses pieds, la fit tourner et la balança avec une violence inimaginable. Elle vint s'écraser contre son mur avec un fracas monstrueux tandis que Martin était au bord du malaise tellement il se sentait mal.

Finalement, il prit une décision, sûrement la plus importante de sa misérable vie : il allait se rendre aux deux. Après tout, l'entrepôt ne se trouvait qu'à quelques minutes du café où il devait retrouver

Lucie. Oui, il se sentait capable. Il irait d'abord à l'entrepôt, demanderait à reporter à plus tard et détalerait à toute vitesse pour rejoindre Lucie qui pourrait bien l'attendre cinq minutes. Voilà un plan bien rodé, un plan parfait.

Il se sentit soudain complètement libéré, soulagé, comme si plus rien n'avait d'importance. Il prit tout de même le soin de regrouper ce qu'il restait de sa chaise, enfila son large manteau marron qui lui donnait un peu l'air d'une robe, sortit de chez lui, referma sa porte et jeta un dernier coup d'œil prudent avant de galoper vers l'entrepôt.

Il courait avec une telle vitesse qu'en moins de cinq minutes il était presque arrivé. Devant lui apparaissaient les murs grisés de l'entrepôt du père Jean. Enfin l'ancien, car maintenant le père Jean n'était plus, en tout cas plus ici. Le père Jean étant juif, il avait été emmené avec toute sa famille dans ces fameux camps de travail qui devaient servir la nation allemande.

Il était enfin arrivé au niveau de la porte en métal rouillé du bâtiment. Il attrapa la poignée, la fit coulisser mais rien ne se passa, la poignée se bloquait. Il dut y mettre tout ce qui lui restait de force et elle finit enfin par céder. Pris de surprise, il

chuta et son visage atterrit sur le sol poussiéreux et insalubre. Il se releva et contempla les énormes caisses de métal et cagots de bois répartis hasardeusement dans le bâtiment. Alors qu'une sensation d'angoisse et d'urgence commençait à le gagner, il sortit une magnifique montre à gousset de sa poche droite et prit connaissance de l'heure : 15 h 15 et une vingtaine de secondes. Mais personne. Il attendit 30 secondes, 1 minute, 2 minutes... Que faisait-il ? Il allait rater Lucie, alors dans son désespoir il braya :

– Ici Bonaparte, ça va bientôt devenir Waterloo si l'Hirondelle ne montre pas ses ailes !

L'impatience commençait à se ressentir et il hurla :

– OOHHH, je suis là et je suis vraiment très très pressé, s'il vous plaît !

Aucune réponse, pas un bruit, on aurait pu entendre une mouche voler. Martin ressortit sa montre et constata avec aberration les aiguilles, il était 15 h 18 et des poussières. Là c'en était trop, il beugla :

– EHH OHHH PUTAIN !

Toujours rien. Il était complètement enragé, regagna la porte de l'entrepôt, sortit de celui-ci et claqua la porte avec une force dont il ne se serait pas cru capable, et enfin il se remit à courir. Il fonça à toute vitesse à travers le petit bois et en trois minutes enfin : le café ! Mais là, des officiers,

des Waffen-SS ! Son sang se glaça et il sentait jusqu'aux gouttes de sueur qui dégoulinèrent le long de son front. Il s'assit à une table, appela la serveuse et la questionna :

– N'avez-vous pas vu une jeune femme, magnifique, rousse aux yeux émeraude ? Lucie, qu'elle s'appelle, est-elle passée ?

La réponse de la serveuse rassura Martin :

– Non mon petit monsieur, pas vue.

– Ah me voilà rassuré. Mettez-moi de l'eau-de-vie ma p'tite dame.

La serveuse acquiesça et repartit. Alors qu'une délicieuse sensation de confort s'installait, un énorme effroi le saisit. Il avait déserté, abandonné la résistance, la patrie, son paternel mort pour la nation. Malgré les larmes qui commençaient à se manifester au creux de ses yeux, il se redressa et se dit : « Lucie c'est ma vie, c'est ma seule raison de vivre dans ce misérable monde, je me rachèterai auprès de l'Hirondelle. »

Alors qu'il examinait sans cesse les aiguilles de sa montre qui indiquaient 15 h 25, son oreille capta un bout de la discussion voisine. C'était René et Lucien, deux anciens du village qui rigolaient ensemble :

– Oh mais non mon Lu, on ne va pas partir maintenant, il est à peine le quart d'heure.

« Le quart d'heure, qu'est-ce qu'il raconte ce vieux débris ? » pensa Martin. Il se retourna et lança :

– Hé René, t'as dit qu'il était quelle heure ?

– Ohhhh le petit Martin, comment il va ?

– Euh très bien, l'heure s'il te plaît.

Il baissa sa tête toute ridée, fit une grimace en regardant sa montre en argent et lâcha :

– 15 h 17 p'tiot.

Cette nouvelle signifiait deux choses : déjà Lucie allait arriver, lui qui commençait à croire qu'elle ne viendrait pas, mais ça signifiait également que la résistance l'attendait en ce moment même. Pour se calmer, il répétait en boucle en murmurant : « Je me rachèterai, je me rachèterai. »

Il continuait à murmurer quand soudain des coups de feu retentirent. Il releva brusquement la tête. Ça venait de l'entrepôt. Les Allemands à côté se levèrent, enfourchèrent leurs motos et filèrent en direction du bois. Tout compte fait, peut-être avait-il bien fait de ne pas rester là-bas trop longtemps, mais il se sentait quand même terriblement mal pour ses collègues résistants.

Il regardait les Allemands disparaître entre les arbres quand soudain, une main lui agrippa l'épaule. Il se retourna brusquement et... c'était

Maurice, le gars qui l'avait branché dans le réseau de résistance, un vieux copain de son frère. On le reconnaissait à coup sûr avec son visage balafré par une cicatrice pharaonique qui s'étalait sur son visage. Mais que faisait-il là ? Il avait l'air complètement paniqué. Il prit la chaise en face de lui, celle où devait s'asseoir Lucie et il lâcha :

– Martin, c'est vraiment la merde. Un imbécile a été crier près de l'entrepôt et le chef de section s'est fait choper. L'Hirondelle a été abattue.

Ces mots pesèrent sur lui comme le poids d'un obus et une culpabilité immense commença à le submerger. Son cœur battait à une vitesse folle et il se sentait abominablement coupable. Il n'osait même pas relever la tête et regarder Maurice dans les yeux. C'était de sa faute, et intégralement de sa faute. Alors qu'il croyait déjà être au fond du trou, Maurice continua :

– Maintenant qu'elle s'est fait serrer, je peux te le dire, qui était l'Hirondelle. Peut-être que tu la connaissais.

Connaître l'identité de la personne que lui-même avait fait arrêter était la dernière chose dont il avait envie, mais pour ne pas éveiller les soupçons, il répliqua :

– Dis toujours.

– C'était Lucie Maillet, tu sais, la fille du boulanger du centre.

Il eut l'impression d'avoir reçu une balle en plein cœur, que toutes les misérables lueurs d'espoir qui s'étaient forgées ces dernières semaines s'écroulaient, annihilées de sa propre faute. Tout son monde se désintérait littéralement. Il n'avait jamais ressenti un désespoir et une haine aussi forte qu'à ce moment précis. Il releva douloureusement sa tête et, les yeux remplis de larmes, il dit à Maurice :

– C'est ma faute Maurice, c'est ma faute.

– Mais non tu n'y es pour rien, personne n'y est pour rien.

Il ne comprenait pas, c'était lui et seulement lui. Il a perdu sa mère, il a perdu son père, il a perdu son frère. Et maintenant il a perdu Lucie.

– LUCIE !!!!!!!!!!!!!

## L'attente d'un champion

par Aaliyah Alloun, T 2

—

*3<sup>e</sup> prix*

« Je ne peux plus continuer. La célébrité te monte à la tête, à vouloir être aimé par tout le monde, tu blesse ceux qui t'aiment réellement. »

Ses yeux sont remplis de tristesse, ou de lassitude je ne sais pas vraiment. Elle attend une réponse de ma part je crois. Mais, je suis incapable de lui en donner.

Je ne peux que regarder mes mains, honteux.

Elle patiente, me dévisage, sans dire un mot. Ce silence perdure quelques secondes puis, elle ouvre la porte, me jette un dernier regard, dénué d'émotions et disparaît.

Je suis désolé Lily. Je suis désolé, mais cette phrase ne pourra passer la barrière de mes lèvres.

J'aimerais tant te chérir, te donner ce que tu mérites, te rendre heureuse, te dire que tu es ce que j'ai de plus beau sur cette Terre, te dire qu'à chaque fois que ton regard se pose sur moi, je tombe un peu plus amoureux. Mais tout cela, je ne peux que le penser, pas l'exprimer

\* \* \*

18h30, m'indique ma montre. C'est étrange, la musique sature les enceintes mais je n'y prête pas vraiment attention, trop absorbé par mes pensées. D'habitude, Lily est toujours en avance...*ma Lily*. Mais aujourd'hui, elle ne viendra sûrement pas... Pourtant, j'attends.

Dans l'espoir d'entendre sa voix encore une fois. C'est notre rendez-vous hebdomadaire, au Rugg's. Ce bar qu'elle aime tant, celui où ses yeux se posent tendrement sur moi, celui où je me noie dans ses iris, or, je me noie seulement devant ces affiches mentionnant ma réussite. *Elle qui la déteste tant...*

Ils me voient comme un héros mais, je me vois comme un idiot.

18h35. Le temps passe lentement sans elle, elle me manque tellement. Cela fait déjà une semaine qu'elle ne répond à aucun de mes messages.

Pourtant c'est notre rituel, va-t-elle le manquer ? Je lui ai pris ses fleurs préférées : spider lily. Un sourire mauvais s'installe sur mon visage parce que c'est ironique, ces fleurs symbolisent un décès, tandis qu'elle, est pleine de vie. Peut-être porte-t-elle ce prénom afin de lui donner du sens. Quoi qu'il en soit, je l'aime.

18h55. Lily, tu ne veux vraiment plus de moi ? Mes mains tremblent inlassablement. Mes paupières sont humides, mais je ne peux pleurer, je suis le grand champion de boxe d'Europe, pleurer est une lourde honte. *Mais avec elle j'avais le droit de pleurer...* elle me le répétait sans cesse.

*« Chéri, pleurer prouve que tu restes humain, ça conserve ton humanité, c'est ce qui te permet de tenir, de ne pas te robotiser comme une simple arme destinée à blesser autrui. »*

19h20. Déjà 25 minutes que je me repasse cette phrase en boucle. Un rire jaune quitte mes lèvres. C'est ironique, le champion tête baissée, attendant la femme qu'il aime, en vain. Si je redresse la tête, je ne vois qu'une machine destinée à blesser autrui, brandissant fièrement le poing dont tout le monde est si fier.

*« Je suis fier de ton cœur, de la personne que tu es au fond de toi, pas du boxeur que tout le monde idolâtre. Ce boxeur je le déteste. »*

*Elle prend une grande inspiration*

*« Je le déteste parce qu'il se ment à lui-même, parce qu'il ne pense qu'à être reconnu mondialement, parce qu'il est écœurant. Il expose la cruauté de l'homme avec bravoure. »*

*Mon sang ne fait qu'un tour. La haine prend place, elle parcourt chaque parcelle de ma peau. Un rire amer traverse ma gorge. Ses paroles tranchantes me font frissonner. Tout mon corps se crispe.*

*« Lily, tu es ce type de personne détestable, tu te prends pour une personne mûrement réfléchie sans te mettre à la place d'autrui ne serait-ce que dix secondes. Tu te permets d'émettre ce genre de conclusions car tu n'acceptes pas la réussite des autres. La boxe, c'est une passion, et j'ai travaillé pour en vivre alors, tu ne peux pas juste vouloir mon bonheur ? »*

*Son visage se décompose, ses sourcils se froncent, ses jolies lèvres se rétractent. Sa réaction me crispe encore plus, mon poing est si serré que je saigne. Ses yeux regardent le sang qui coule de ma main, et de la peur traverse ses yeux.*

*« Tu crois sincèrement que la violence apaise ? », souffle-t-elle.*

*Un sourire carnassier prend place sur mon visage.*

*« Si ce n'est pas le cas, c'est que t'as pas frappé assez fort.*

– *Tu disais ça quand ton grand-père te tabassait ?* »  
*riposte-t-elle*  
*Mon souffle se coupe.*  
*« La différence, c'est que ceux que je boxe l'ont choisi. »*

Elle s'inquiétait pour moi et, je n'ai pas su le voir.

19h35. Une larme coule le long de ma joue et la honte m'envahit. Le serveur me regarde avec effroi, je me demande si Lily lui a dit quelque chose.

En face de moi, je jurerais la voir.

Ses yeux vert émeraude, son sourire scintillant et ses longs cheveux ébène. Un sentiment de culpabilité me ronge.

Soudain, la musique se coupe et la porte s'ouvre bruyamment. L'euphorie monte dans mes veines, ma vue s'embrume.

Elle est là. J'en suis sûr, je le sens. Elle est venue, pour moi. Je suis tellement heureux, notre amour est si fort, nos liens si puissants. Je vais tout réparer, je le jure. Elle est réellement ce que j'ai de plus beau. J'essuie vite mes larmes et me retourne.

« James Hopper ?

Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de votre compagne.

Lily Morn.

Enceinte de deux mois. »

\* \* \*

« J'en veux pas de ton gosse putain, j'ai une carrière en jeu, tu t'en rends compte ou pas ? » hurlais-je. Elle me regarde silencieusement, dépassée par la situation, et cette réaction me rend fou. Comment peut-elle être égoïste à ce point, je dois me qualifier pour les championnats du monde et elle, tout ce qu'elle trouve à me dire c'est qu'elle veut garder ce bébé !?

« Je ne peux plus continuer. La célébrité te monte à la tête, à vouloir être aimé par tout le monde, tu blesses ceux qui t'aiment réellement. »

Un élan de rage me prend et je lui assène un coup de poing, elle tombe au sol.

Mes poings frappent.

Encore.

Son nez est cassé, elle hurle, me supplie d'arrêter mais j'agis machinalement.

Je frappe.

Encore, comme sur le ring, comme un robot.

Sauf qu'elle ne se relève pas.

Alors, je recule et détaille son visage déformé par les coups, mes coups.

Ses yeux sont remplis de tristesse, ou de lassitude je ne sais pas vraiment. Ils sont vides. Du sang coule de son nez. Aussi de sa bouche, elle est très enflée.

Elle attend une réponse de ma part je crois, mais, je suis incapable de lui en donner. Je ne peux que regarder mes mains ensanglantées.

Couvertes de son sang.

Une larme perle le long de ma joue.

« Pleurer prouve que tu restes humain. »

Mais il est trop tard, pour redevenir humain.

Je ne peux que faire semblant.



## Petits choix, grandes conséquences

par Floriane Tourbez

—

*Prix catégorie enseignants*

§1 : 16h32. Cette horloge n'avancera-t-elle donc jamais ? Tournant en rond dans son appartement, Aurélien n'y tenait plus : il attendait ce rendez-vous depuis des jours ! Il lui avait fallu de nombreuses semaines et de multiples passages à la bibliothèque avant de finalement réussir à prendre son courage à deux mains. Combien de livres avait-il empruntés pour les ramener le lendemain ? Patiemment, avec un doux sourire amusé, la bibliothécaire avait observé son manège. Puis, enfin, un jour de pluie, alors que ses vêtements ruisselaient encore (il avait évidemment oublié son parapluie dans son empressement), il avait osé. Timide, hésitant, prêt à encaisser un refus immédiat. « Avec plaisir ! Ce vendredi, 18h30, au café de la gare ? ». La réponse enjouée de la jeune femme résonnait encore à son oreille...

Mais Aurélien n'y tenait plus... Comment occuper ces dernières minutes d'attente insoutenable ?

→ *Si vous pensez qu'Aurélien devrait se préparer dès maintenant, allez au §4.*

→ *Si vous lui conseillez de relire le dernier livre emprunté à la bibliothèque, allez au §8.*

→ *Si vous estimez qu'une séance de relaxation s'impose, allez au §20.*

§2 : La pendule se mit à sonner. Six coups. Impossible ! Comment le temps avait-il pu filer à une telle vitesse ? Etre en retard n'est pas digne d'un amoureux transi !

→ *Allez au §11.*

§3 : En sortant de l'immeuble, Aurélien pensa être poursuivi par une malédiction : un véritable déluge semblait avoir décidé de s'abattre sur la ville ce jour-là ! Heureusement, l'arrêt de bus était tout proche et le prochain transport était annoncé dans deux minutes.

Assis juste derrière le chauffeur, Aurélien observait nerveusement le cadran de sa montre. Au dehors, la pluie s'était intensifiée, provoquant de forts embouteillages. Les minutes s'envolaient, le

bus demeurant désespérément bloqué au milieu de la circulation. Il était déjà 18h57 lorsqu'Aurélien parvint enfin à destination.

→ *Allez au §17.*

§4 : Le tic-tac insistant de la pendule finit par être le plus fort. Il était temps de se préparer. Après un rapide passage par la case « douche et after-shave », Aurélien se retrouva en tenue d'Adam face à son dressing. Nouveau dilemme en perspective...

→ *Si vous lui conseillez de rester naturel, allez au §16.*

→ *Si vous estimez qu'un 1er rendez-vous mérite de sortir de sa zone de confort, allez au §7.*

§5 : Le serveur s'éclaircit la gorge et fixait Aurélien avec des signes d'impatience. Mon Dieu, que doit-on commander lorsque l'on veut séduire la femme de ses rêves ?

→ *Si vous souhaitez réfléchir encore, allez au §6 pour une bière, au §10 pour du vin, au §13 pour un chocolat chaud.*

→ *Si vous avez fait votre choix, allez au §21 pour parler au serveur.*

§6 : Aurélien se dit qu'instinctivement, il aurait voulu prendre une bière. Mais quand elle arriverait, n'allait-elle pas trouver son choix trop désinvolte ? Pire, elle pourrait croire qu'il espérait la draguer, que le verre tarde. Prendre une bière, c'était avouer qu'il espérait l'embrasser...

→ *Allez au §5.*

§7 : Un seul mot d'ordre : l'impressionner ! Aurélien entama une exploration minutieuse des profondeurs oubliées de son dressing... Le voilà ! Un costume trois pièces sombre, classique, distingué, digne des plus grandes occasions. Aurélien se pressa de l'enfiler, prêt à devenir un nouvel homme...

→ *Pour admirer le résultat dans le miroir, allez au §9.*

§8 : Aurélien s'assit sur le canapé, et son regard se posa machinalement sur le dernier livre qu'il avait emprunté. Une histoire d'amour. Touchante. Tragique. Il tendit la main et ouvrit le roman de Boris Vian à la première page. "*Colin terminait sa toilette. Il s'était enveloppé, au sortir du bain, d'une ample serviette de tissu bouclé dont seuls ses jambes et son torse dépassaient. Il prit à l'étagère de verre, le*

vaporisateur et pulvérisa l'huile fluide et odorante sur ses cheveux clairs." Une scène anodine, un jeune homme insouciant, qui ne sait pas encore que le grand amour est à portée de main...

→ *Si la toilette de Colin rappelle à Aurélien qu'il serait temps de, lui aussi, se préparer, allez au §4.*

→ *Si vous souhaitez qu'Aurélien feuillette davantage l'ouvrage parce que, après tout, face à une bibliothécaire, il ne faudrait pas passer pour un inculte, allez au §15.*

**§9 :** Un futur marié ? Un serveur de restaurant étoilé ? Pire, un employé des pompes funèbres ! Le rendu était totalement catastrophique... Aurélien peina à se reconnaître dans le reflet du miroir. Il est vrai qu'il n'avait porté ce costume qu'une seule fois, à l'enterrement de son grand-père. Un historique trop triste pour servir de base à une histoire d'amour...

→ *Pour poursuivre la recherche de la tenue parfaite, allez au §16.*

**§10 :** Le vin serait un choix élégant. Mais si elle lui demandait par la suite, et elle le lui demanderait sûrement, les raisons de son choix, il serait incapable de répondre et passerait pour un crétin.

→ *Allez au §5.*

**§11 :** Sans réfléchir, Aurélien enfila sa vieille paire de baskets usées et se dirigea vers la porte d'entrée. Au moment de sortir, il réalisa soudain qu'il n'avait pas enfilé de pantalon... Après avoir réparé cet oubli gênant, il quitta enfin l'appartement, plus en retard que jamais.

→ *Si vous souhaitez prendre le bus pour aller plus vite, allez au §3.*

→ *Si vous vous lancez dans une course effrénée à pied jusqu'au point de rendez-vous, allez au §14.*

**§12 :** En entrant dans le café, il ne remarqua pas tout de suite les regards médusés et amusés des clients et du serveur. Sa belle n'était pas encore arrivée. Il prit place à une table libre à côté de la baie vitrée et regarda les gouttes d'eau glisser le long du verre. La voix du serveur le fit sursauter : « Belle averse, hein ! ». Ce dernier lui tendait un essuie-main pour éponger les dégâts de sa tenue. Le jeune homme réalisa soudain qu'il avait désormais l'apparence et l'odeur d'un chien mouillé.

→ *Allez au §21.*

**§13 :** Un chocolat chaud conviendrait totalement à la météo maussade du jour, mais tuerait toute chance de flirt. On ne flirte pas avec un chocolat chaud, on se réconforte à la limite. Mieux valait garder ce choix pour plus tard, pour se consoler, si tout ne se passait pas bien, se dit Aurélien.

→ *Allez au §5.*

**§14 :** A peine arrivé sur le trottoir, Aurélien regretta aussitôt de ne pas avoir pensé à son parapluie. Pourquoi fallait-il qu'un véritable déluge s'abatte sur la ville ce jour-là ? Malédiction ou coup du sort, le jeune homme se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait à travers les rues. Il était inconcevable qu'il rate ce rendez-vous... Mais le café était à bonne distance. Aurélien était déjà en retard. Détrempe et haletant, il arriva enfin en vue de l'établissement.

→ *Allez au §17.*

**§15 :** Une vague de stress submergea soudain Aurélien : et si la jeune femme l'interrogeait sur ses nombreuses lectures ? Elle finirait par se rendre

compte que ses visites quasi quotidiennes n'étaient pas liées à son amour de la littérature... Pour qui passerait-il ? Un obsessionnel ? Un poltron ?

Afin d'être certain de pouvoir assurer un brin de conversation littéraire, Aurélien survola rapidement l'édition de *L'Ecume des jours* qu'il tenait entre les mains. *"Il me faudra des mois, des mois, pour que je me rassasie des baisers à vous donner. Il faudra des ans de mois pour épuiser les baisers que je veux poser sur vous, sur vos mains, sur vos cheveux, sur vos yeux, sur votre cou..."* Aurélien réalisa que ses talents de poète n'étaient pas tout à fait à la hauteur de ceux de Boris Vian. Toutefois, entre hommes, rien n'interdit de s'entraider ! Sans attendre, Aurélien saisit l'opportunité et apprit par cœur cette déclaration prédestinée.

→ *Allez au §2.*

**§16 :** Désespérément indécis, Aurélien détailla nerveusement le contenu des étagères et de la penderie. Qu'espérait sa belle ? Comment lui faire la meilleure impression possible ? Et s'il n'avait pas d'autre occasion de lui plaire ? Le jeune homme ferma les yeux, respira profondément... et réalisa soudain que, lorsqu'il l'avait invitée, sa tenue était totalement ruinée par la pluie. Reprenant confiance, Aurélien opta pour une tenue simple et

décontractée. Après tout, ce n'était pas comme s'il s'agissait de leur première rencontre !

Avec toutes ces hésitations, Aurélien n'avait pas vu le temps passer : il était désormais l'heure de se mettre en route.

→ *Si vous lui conseillez de prendre le bus, allez au §19.*

→ *Si vous pensez qu'un trajet à pied lui fera le plus grand bien, allez au §18.*

**§17 :** Aurélien entra en trombe dans le café, bousculant au passage le serveur, qui manqua de renverser son plateau. Son regard balaya désespérément la salle, mais il ne la trouva pas. Le serveur, remis de ses émotions, s'adressa à lui :

« Je peux vous aider ?

- Je... j'avais rendez-vous... mais elle...
- Mademoiselle Barbara ? Elle vous a laissé un message. ».

Le serveur tendit un bout de papier à Aurélien. Trois mots seulement : "Une autre fois ?".

**§18 :** Un bon bol d'air lui ferait le plus grand bien ! Rien de tel pour se détendre avant le grand moment ! Mais c'était sans compter sur les caprices de la météo... Au bout d'une dizaine de minutes,

des gouttes se mirent à tomber, puis un véritable déluge se déchaîna. Quelle poisse... Trop tard pour faire demi-tour... Et bien sûr, il avait une fois de plus omis de prendre son parapluie !

La promenade de santé prit des airs de séance de natation. Dégoulinant, Aurélien arriva tant bien que mal devant le café de la gare.

→ *Allez au §12.*

**§19 :** En mettant le nez dehors, Aurélien déchanta : un véritable déluge semblait avoir décidé de s'abattre sur la ville ce jour-là ! Heureusement, l'arrêt de bus était tout proche et le prochain transport était annoncé dans deux minutes.

Par miracle ou grâce à un alignement inédit des planètes, le trajet fut remarquablement court. Aurélien était donc en avance pour son rendez-vous. Il choisit une table, juste à côté de l'entrée. Quelle attente insoutenable... Un serveur diabolique, sorti de nulle part, apparut devant lui et lui posa cette question, si lourde de sous-entendus : Que souhaitez-vous boire ?

→ *Si vous envisagez de commander une bière, allez au §6.*

→ *Si le vin vous semble une meilleure idée, allez au §10.*

→ *Si le chocolat chaud vous inspire, allez au §13.*

**§20 :** Assis sur le canapé, Aurélien ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Le bruit des vagues, la mer, le bleu des yeux de la belle bibliothécaire... Non ! Ne pas y penser, faire le vide pour se calmer. Un sablier qui s'écoule, voilà ! Le sable, le désert, comme dans l'un des romans qu'il avait empruntés la semaine dernière, à la bibliothèque... Grrr ! Bon. Un oiseau, deux oiseaux... trois oiseaux... qua...

→ *Allez au §2.*

**§21 :** Complètement décontenancé, Aurélien regarda le serveur, ouvrit la bouche pour lui répondre, mais aucun son ne sortit. Elle se tenait là, sur le seuil de la porte, ruisselante de pluie mais affichant un large sourire. Aurélien demeura comme pétrifié. Barbara s'approcha, s'installa sur la chaise en face de lui et commanda deux chocolats chauds. Sans un mot de plus et comme dans les rêves les plus fous d'Aurélien, elle avança sa main, saisit celle du jeune homme, et le temps s'arrêta.

Imprimé en France – mai 2026